

Qu'est-ce que la guérison pour la psychanalyse ?

Tant Freud que Lacan, chacun à leur manière, nous invitent à nous détourner de la préoccupation, fascinante, de la guérison.

Le premier, dès 1909, dans une lettre qu'il adresse à Jung, le 25 Janvier, se confie ainsi : « Pour apaiser ma conscience, je me dis souvent : "Surtout, ne cherche pas à guérir, apprends et gagne de l'argent !" Voilà les buts conscients les plus utiles. »

Le second, avec moins d'humour mais autant de lucidité, nous laisse cet aphorisme de la guérison venant « de surcroît », dans la cure, formule sous laquelle nombre de psychanalystes se sont abrités pendant de longues années, sans vraiment l'interroger.

Invités par l'Association Psychanalyse & Médecine, en la personne de son président-fondateur, Houchang Guilyardi, à plancher sur le thème « Au-delà de la guérison, psychanalyse et vérité », la plupart des auteurs présents dans ce recueil explorent les aspects spécifiques de la notion de guérison en psychanalyse, la question de la vérité restant, peut-être du fait du poids du discours philosophique, le plus souvent en filigrane.

Organisés en trois grands chapitres :

- Au delà du semblant
- Guérir, mais de quoi ?
- La vérité qui guérit,

ces textes, à la fois par ce qui les distingue les uns des autres mais aussi par les aphorismes qui leur sont communs dressent un tableau chatoyant de ce qu'il en est des rapports qu'entretiennent séparément ou liées ensemble, la guérison et la vérité quand elles sont abordées par la psychanalyse.

Après avoir posé que « la psychanalyse n'a pas de vérité à offrir. » (Mustapha Safouan) voire qu'elle n'était pas « un concept psychanalytique » (Houchang Guilyardi), la question de la guérison en psychanalyse est abordée plus frontalement comme le résultat d'une opération dans laquelle le sujet « captif de son symptôme voire captivé par son symptôme » doit savoir « perdre et se perdre pour se trouver, pour se retrouver et s'engager, au plus près de son désir. » (Danièle Epstein).

La question de la guérison va, en effet, être couplée à celle du statut conféré par la psychanalyse au symptôme, celui-ci pouvant aller jusqu'à représenter le sujet ou du moins « son être au monde » (Catherine Kolko).

Pour Guy Dana, la logique de la psychanalyse est de se situer du côté d'un «éveil». Pour cet auteur dont la pratique institutionnelle est primordiale dans le traitement de la psychose, il s'agit d' « éclairer la guérison et non pas la viser car c'est toujours à l'analysant de s'autoriser à guérir. »

C'est en évoquant Freud, contempteur de la «*furor sanandi* », que Patrick De Neuter se trouve à l'unisson d'une telle position en rappelant qu'une « trop grande attention portée à la guérison rendrait celle-ci plus difficile », voire entretiendrait son « ratage » tel que l'énonce Jean-Michel Louka.

De cette série d'approches de la notion de guérison dans la cure surgit l'idée que si la conduite de la cure revient au psychanalyste, le patient garde la main, pourrait-on dire, sur sa propre

guérison, toujours liée, cependant, ainsi que le rappelle Catherine Kolko, à un « effet de vérité. »

Cette responsabilité peut s'étendre parfois à la fin d'analyse, si l'on suit Geneviève Vialet-Bine quand elle écrit que, si la fin d'analyse requiert l'acte du psychanalyste, « c'est bien le patient qui prend congé, qui acte la " fin de partie " et qui pose en son nom propre et dans une solitude qui ne s'autorise que d'elle-même, l'acte de la fin. »

Mais, l'« effet de vérité » évoqué plus haut, signant l'existence d'un travail analytique suffit-il à « rétablir une vérité dont nous n'avons rien voulu savoir ? »

Gorana Bulat-Manenti, convoquant tant Dostoïevski que sa clinique personnelle dans le champ extrêmement balisé de la cardiologie, relance la question de cette vérité insue et dévoilée, parfois présente dans la cure et dont parfois notre corps témoigne.

La problématique de la guérison résultant de ce dévoilement retrouve alors de sa complexité, tant « Le réel de notre corps nous échappe » et tant « il nous est impossible d'accès du fait de l'écran que le langage pose entre l'humain et la nature. »

Se pose alors la question remarquablement résumée par Olivier Douville :

« Comment, à (ce) qui est "hors discours", est-il possible de se trouver accueilli par un discours ? »

Comment, en effet, viser la vérité, cette « adéquation entre la chose et l'esprit » quand « la case langage est sautée, comme si souvent » s'interroge, à son tour, Danièle Levy ? Et d'évoquer la figure perdue de Dieu « garant de la vérité » mise à mal par Spinoza et faisant retour par le discours de la science qui, au fil du temps, en vient à se confondre avec celui de la médecine.

Car, « la vérité, il s'agit de la dire. C'est donc une affaire de langage. » Mais c'est une « vérité sur le symptôme. La vérité du symptôme. »

Relisant le cas d'Elisabeth Von R. tel que Freud en rend compte dans les « Études sur l'hystérie » (1895), Danièle Levy éclaire comment « les mots peuvent mobiliser le corps ou l'immobiliser et le faire souffrir » mais pose la question de savoir s'il y a « des cas où ils suffisent à créer un symptôme » avant de se demander si, *in fine*, le but de l'analyse n'est pas « de faire en sorte que le sujet puisse se supporter désirant. »

Christian Simatos s'interroge à son tour sur ce qui préside à des guérisons en analyse et ce « malgré le fait » que le psychanalyste, suivant le dire de Freud se soit (dé)« possédé du désir de guérir. »

Après avoir repris le thème de la vérité en affirmant que « Le dire vrai concerne plus le côté du dire que le côté du dit », il reprend la question de la guérison en affirmant qu'elle est déjà « inscrite dans la démarche subjective qui mène à l'analyse », la parole effectuant ensuite « son travail de guérison en puisant dans le symptôme. »

Tant par leur disparité que par la richesse de leurs contenus, ces communications dressent un nouveau tableau de la complexité de l'articulation de la vérité avec la levée des symptômes et repose la question de l'ambiguïté de la demande faite au psychanalyste idéalement libéré de la nécessité d'y répondre.

Jean-Pierre Basolet